seuses. Pour en arriver là, on revêt le cheval d'un drap et d'un camail de laine, qui le recouvrent presque tout entier. Si l'on veut réduire davantage certaines parties trop chargées, on augmente les couvertures sur ce point. Le cheval ainsi accoutré est mis au galop de chasse, tout d'abord; puis au plein galop, sans atteindre jusqu'à l'extrême vitesse de son train. Il court ainsi l'espace de 6 ou 8 kilom., après quoi on le ramène au pas à l'écurie, où de nouvelles couvertures se surajoutent aux premières. Quand la sueur commence à couler avec une certaine abondance, on enlève les couvertures, et l'on commence à frictionner avec des tampons de drap, jusqu'à ce que l'animal soit complétement sec. On lui fait faire alors une petite promenade hygiénique, au pas, puis on le ramène à l'écurie, où on le laisse en repos jusqu'au lendemain.

» La deuxième période de l'entraînement ne commence qu'au moment où l'excès de graisse a disparu. Pendant cette seconde période, on donne au cheval toute sa vitesse, et en même temps on s'applique à lui ouvrir progressivement les voies respiratoires, de façon que l'air puisse entrer et circuler librement dans sa poitrine. Le poumon ne joue pas un rôle moins important que les jarrets et les reins dans ces locomotions rapides. On a soin, dans cette deuxième période, de donner au cheval des suées plus fréquentes, et d'exiger de chaque galop un maximum supérieur de vitesse. Le système alimentaire est plus tonique et plus généreux.

» Ici se terminent, on peut le dire, les exercices de l'entraînement général. Le cheval, à proprement parler, se trouve en état. Ce que l'on fera en plus ne sera autre chose qu'une préparation particulière pour le mettre dans la condition et la forme spéciales qu'exige telle ou telle *course*. C'est ici surtout que l'entraîneur a besoin de son tact, de son coup d'œil, de sa connaissance exacte de tous les sujets qui lui sont confiés, pour atteindre le but et ne point le dépasser. Trop peu de travail rend l'animal incapable de lutter contre des concurrents plus aguerris; un excès de fatigue le surmène; un excès de nourriture l'engorge. Rien de plus difficile que de toucher le point juste. On conçoit qu'un métier exigeant une telle réunion de qualités, poussées à un si haut degré, doit rapporter à ceux qui peuvent y réussir des avantages sérieux. Les entraîneurs sont largement payés; souvent même on les intéresse pour une part dans le succès de leurs élèves. Les uns s'occupent exclusivement de l'écurie d'un coureur; d'autres, au contraire, sont chez eux, et prennent à forfait les chevaux que l'on veut bien leur confier.

» Nous voici au poteau de départ. Le cheval est dans sa forme la plus heureuse, et chacun loue et admire sa merveilleuse condition. Le rôle de l'entraîneur est fini, celui du jockey commence.

» Le développement extraordinaire, presque exagéré, des *courses*, l'importance des prix, et celle bien plus considérable des paris dont chaque épreuve est l'occasion, ont fait du jockey un véritable personnage : c'est le héros de la *course* (après le cheval, bien entendu). A lui le rôle brillant, l'applaudissement public, les hourras de la foule et tout le prestige de la gloire extérieure. Aimé et considéré par les uns comme l'instrument de leur fortune, détesté par les autres comme la cause de leur ruine, il mène une existence à part, exceptionnelle et bizarre. Son métier lucratif n'exige pas seulement des qualités spéciales, qu'après tout le travail et l'étude pourraient lui donner; il lui faut encore des aptitudes physiques et morales auxquelles rien ne saurait suppléer. La création factice, artificielle d'une nouvelle race de chevaux a eu pour conséquence la création d'une nouvelle race d'hommes; reste à savoir si son apparition devra jamais compter parmi les perfectionnements de l'espèce. Une intelligence vive dans un corps rabougri, exigu, entassé, mais doué d'une puissance nerveuse supérieure, voilà le type idéal du jockey. Si la race des Pygmées existait encore, il faudrait tâcher de la naturaliser en Angleterre et en France; ce serait elle qui nous fournirait nos meilleurs jockeys. Il faut la légèreté de la plume pour monter des chevaux de deux ans. Cette légèreté, ceux qui ne l'ont point naturellement essayent de l'acquérir par un entraînement analogue à celui que l'on fait subir aux chevaux eux-mêmes. C'est la même suite et la même sévérité d'épreuves. L'abstinence joue un grand rôle dans ce régime. Le carême des jockeys ne dure pas moins de neuf grands mois. Il commence quelques semaines avant les premières *courses* du printemps, et se prolonge jusqu'à la fin d'octobre. Quand l'entraînement s'opère dans des conditions rigoureuses, le jockey peut arriver à perdre 1 kilog. par jour de son poids normal. Voici le régime ordinaire de ceux que nous avons pu étudier sur place à Chantilly. Le déjeuner se compose de pain, de beurre et de thé, pris à très-petites doses; le dîner d'une bouchée de pain, de quelques onces de viande, remplacée parfois par un peu de poisson et suivie d'une imperceptible tranche de pudding; peu de boisson et jamais de bière ni de cidre; un peu de vin trempé de deux tiers d'eau. Jamais de souper; seulement une tasse de thé le soir, avec peu de sucre, et pas de lait.

» Chaque jour, après le déjeuner, les jockeys font une *course* au pas accéléré, d'une longueur de 6 à 8 kilom., couverts d'habits lourds et chauds : trois pantalons, cinq ou six gilets et plusieurs pardessus. Au terme de leur trajet se trouve une taverne, où un grand feu les attend. Ils se couchent devant la flamme, qui augmente ainsi leur transpiration. Ils rentrent alors au logis, à peu près du même train qu'ils sont venus, et reprennent leurs vêtements ordinaires. Le jockey dort assez, sans doute en vertu de l'axiome : « Qui dort dîne! »

» La légèreté du corps, pour ne point surcharger sa monture; la fixité de l'assiette, pour ne pas être déplacé par ses défenses, souvent énergiques; la puissance musculaire des bras, pour soutenir et porter en quelque sorte son cheval, dans les moments de faiblesse, d'hésitation et d'énervement, telles sont les qualités physiques du jockey. Ajoutez-y le sang-froid, qui lui permet de juger la position vraie des choses, au milieu des péripéties changeantes de l'épreuve, et le tact qui le met à même d'employer les moyens les plus propres et dans la mesure la plus juste pour arriver au but. Chaque cheval a sa façon particulière d'être conduit. Celui-ci veut être brusquement enlevé : il faut qu'il entame le terrain par un élan vigoureux, et qu'il mène toujours la *course;* s'il est dépassé un seul instant, il est perdu. Tel autre, au contraire, doit être sagement maintenu; on ne lui laissera faire son effort qu'aux deux tiers de la *course*. Il ly en a d'impétueux et de violents, que l'on ne saurait trop retenir; il y en a de lents et de froids, que l'on ne saurait trop exciter : ils n'arrivent au but que roulés; à tel autre, au contraire, il suffit de rendre la main pour le voir bondir par-dessus ses rivaux et voler dans le libre espace. Mais la tactique serait vraiment trop simple si elle ne s'appliquait qu'au cheval monté par le jockey lui-même. Dans ce cas-là, un peu d'expérience et d'habileté vulgaire suffiraient pleinement. Mais il faut savoir deviner la tactique des autres, et opposer la finesse à la ruse. C'est ici que l'intelligence pratique et l'expérience acquise de chaque jockey se donnent une libre carrière. La lutte se combine souvent de l'accord, ou plutôt de la complicité d'un compagnon d'écurie. La *course* devient alors un véritable *rubber* de whist, avec partenaire. Le cheval sacrifié *fait le jeu*, c'est-à-dire qu'il part d'abord d'un train que lui-même ne pourra soutenir, mais qui aura du moins pour résultat d'essouffler des adversaires qui ont voulu imprudemment le suivre, tandis que le cheval destiné au triomphe ménage ses forces et se réserve tout entier, non pour la dernière heure, mais pour les dernières secondes. Parfois aussi il arrive que le cheval, ainsi lancé en avant pour la plus grande gloire de l'autre, prend son rôle au sérieux, mène la *course* pour lui-même, et, se voyant sur ses adversaires une avance considérable, touche le premier la ligne noire et blanche du poteau d'arrivée. C'est ce qui advint l'année dernière à *Vermout*, que M. Delamarre avait engagé seulement pour faire le jeu de *Bois-Roussel*, son frère et son compagnon. *Vermout* s'exalta, les applaudissements troublèrent son cerveau : il respira l'air enivrant de la piste; la contagion du vertige gagna le jockey lui-même; malgré les instructions qu'on lui avait données, il rendit la main, et *Fille-de-l'Air*, victorieuse des Oaks, et *Bois-Roussel*, vainqueur dans le prix du Jockey-Club, et *Blair-Athol*, conquérant du Derby, furent battus par ce parvenu du turf, par cet inconnu de la veille, illustre le lendemain.

» Les grandes écuries ont leurs jockeys à elles, qui ne montent que leurs chevaux. D'autres, posées sur un moins grand pied, louent un jockey à la saison, au mois, ou même pour une *course* déterminée. Du reste, l'influence du jockey habile sur une *course* est telle, qu'il est arrivé plusieurs fois que, dans deux épreuves successives, le même cheval ait été tour à tour vainqueur ou vaincu en luttant contre les mêmes rivaux, suivant qu'il était monté par tel ou tel jockey. On conçoit donc qu'aujourd'hui, lorsque des sommes si considérables tant en prix qu'en paris sont engagées sur le résultat d'une *course* et sur la tête d'un cheval, on ne marchande point quelques milliers de francs de plus ou de moins pour s'assurer le concours d'une capacité reconnue, comme Pratt, Flatman ou Grimshaw. Ces gens-là ont un traitement fixe supérieur à celui d'un préfet de première classe. Outre ce traitement fixe, beaucoup, parmi les coureurs, accordent un tant pour cent à leurs jockeys sur le montant de chaque prix. On met à ces avantages une seule condition : c'est que le jockey ne pariera point pour son propre compte. Ceux qui sont honnêtes et probes obéissent à cette prescription essentielle;... mais sont-ils tous probes et honnêtes? la question est là. On comprend, du reste, à quelle tentation les pauvres diables peuvent être exposés par des parieurs indélicats qui ne demanderaient pas mieux, au besoin, que de perdre 100 louis pour gagner 100,000 fr. Un coup de cravache mal appliqué, un cheval retenu ou poussé mal à propos, par suite d'une manœuvre qui échappera à l'œil le plus clairvoyant, et le tour est fait! Un mauvais tour, en vérité, car des millions peuvent ainsi passer d'une poche loyale dans une main malhonnête. Disons toutefois qu'aujourd'hui la grande majorité des jockeys est intègre et vise à se faire des rentes, ce qui est la manie de tout le monde, mais par des moyens légitimes, ce qui devrait être la loi et la règle de tout le monde.

» Nous venons d'écrire un mot qui dit plus de choses qu'il n'est gros, le mot de *pari*. Les paris sont la plaie des *courses*, et, si ces grandes et belles épreuves de l'hippodrome ne se proposaient véritablement qu'un but utile et sérieux, les paris en seraient bannis de la façon la plus absolue. Il est peut-être absolument impossible qu'il en soit ainsi. Pour beaucoup de gens, en effet, les paris sont l'âme de la *course*, et le grand mouvement de capitaux (on compte aujourd'hui par millions) auquel donne lieu chaque épreuve est, aux yeux de beaucoup de gens, la raison la plus vraie de l'intérêt si passionné que les diverses catégories sociales composant le grand tout qui s'appelle le monde portent à l'institution, devenue nationale, des *courses de chevaux*. Plus de paris, plus de *courses!* nous disent des turfistes qui semblent avoir pour eux tous les priviléges de l'expérience.

» Il faut donc se résigner aux paris comme on se résigne au choléra, à la peste, à la petite vérole, en un mot à toutes les calamités.

» C'est seulement depuis quelques années que la spéculation s'est emparée du turf avec cette violence. Dans l'origine, elle ne s'attaquait qu'aux membres du Jockey-Club et aux représentants de l'opulence aristocratique, c'est-à-dire à ceux qui, par leurs connaissances, étaient le plus capables d'éviter la perte, de même que, par leur position, ils étaient le plus capables de la supporter. Mais on sait quelle est la portée de l'exemple qui part d'en haut, et combien les gens d'en bas sont enclins à l'imitation. Le mal gagna de proche en proche, et insensiblement le cercle des parieurs s'agrandit. Tout le monde parie aujourd'hui. Un salon du *Grand-Hôtel*, au beau milieu de la ville, en plein boulevard des Capucines, s'ouvre avant les *courses* pour enregistrer des demandes et des offres qui ont absolument la régularité des opérations de bourse. Il n'y manque que des agents de change, et encore y manquent-ils? Après les *courses*, le même salon s'ouvre également pour la liquidation.

» Sur le turf, en face de la tribune du Jockey-Club, une grande voiture à caisse jaune, attelée de quatre chevaux, indique aux novices les représentants officiels de l'*Agence des poules*. Il y en a, comme on voit, pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Il ne faut point, du reste, confondre la poule avec le pari. La poule est une opération de hasard, un véritable *alea* inventé pour les gens qui ne connaissent rien aux choses du turf; elle n'a d'autre but que de favoriser ce penchant à tenter la fortune et à courir la chance, qui est un des traits caractéristiques de la nature humaine. On donne 5 fr., 10 fr., 20 fr., peu importe; puis on tire un numéro, et, si le cheval dont le numéro correspond au vôtre est vainqueur, on gagne; s'il n'arrive pas premier, on perd. Le hasard, rien que le hasard et encore le hasard! La chose est si simple qu'elle en devient bête.

» Le pari, au contraire, se présente sous un tout autre aspect. Il exige des connaissances spéciales, étendues et approfondies sur la généalogie de chaque cheval, sur la valeur de ses concurrents, sur ses performances antérieures, aussi bien que sur sa condition présente. Mais comme, au bout d'un certain nombre d'épreuves, le classement des chevaux se trouve nécessairement fait avec une certaine justesse, il en résulterait que les chevaux d'un certain ordre ne trouveraient véritablement plus d'adversaires. C'est un inconvénient auquel on obvie au moyen d'un certain calcul de proportion qui, en raison des avantages qu'on lui reconnaît, substitue au principe d'égalité, le premier qui se présente à l'esprit, le système de la compensation, qui fait accorder tel ou tel avantage à tel ou tel cheval. Les combinaisons se présentent alors avec une variété presque infinie. Si les uns procèdent encore par routine, avec une témérité inconsciente d'elle-même, et en véritables enfants perdus du sport, d'autres, au contraire, déploient dans la formation de leur betting-book (prononcez : livre de paris) une véritable science pour laquelle ils font appel aux ressources de l'algèbre et du calcul infinitésimal. Nous connaissons des jeunes gens qui mettent plusieurs semaines a composer leur book pour le Derby, le prix du Jockey-Club, ou le grand prix de Paris. Autant vaudrait, en vérité, se préparer à l'Ecole polytechnique. A côté du pari, il y a le contre-pari, sur un ou plusieurs chevaux, ayant pour but d'atténuer la perte qui serait trop grande dans le cas d'une défaite du favori. Cette science des combinaisons est, du reste, poussée quelquefois si loin que l'on arrive, par une suite habile de marches et de contremarches, à se couvrir absolument contre toutes chances de perte. Mais on ne parvient à ces hauteurs qu'à la suite de longues études et de profonds calculs, et il serait tout aussi simple d'employer son intelligence à autre chose. Le salon des paris, ou, comme on l'appelle, le *betting-room* du Grand-Hôtel est ouvert pour tout le monde. Chacun peut aller y faire ses offres ou accepter celles d'autrui. Les aristocratiques parieurs du Jockey-Club ont dans leurs archives un registre sur lequel sont inscrits les paris qu'ils font entre eux. Les conditions du pari sont arrêtées, signées par les contractants, et le règlement s'en fait toujours dans la première semaine qui suit la *course*.

» Il est une expression que beaucoup de gens entendent et dont quelques-uns se servent sur le turf, sans en comprendre la valeur. C'est celle du mot *champ*. « Parier contre le *champ*, prendre un cheval à égalité contre le *champ*, » ces expressions techniques ont ici une acception particulière. Le mot *champ*, par rapport à un cheval, signifie tous les autres chevaux qui lui sont opposés; ainsi parier pour *Gladiateur*, par exemple, à égalité contre le champ, cela veut dire que l'on borne sa chance à celle de *Gladiateur*, et que l'on perdra si un seul des autres chevaux qui courent contre lui et qui forment le *champ* le devance. Ces paris contre le champ, dont la proportion varie au gré des parieurs, tendent beaucoup à se généraliser partout où il y a un cheval en possession assez sérieuse de la faveur publique pour que l'on ne puisse lui opposer de concurrence assez alléchante au moyen d'une seule unité, si brillante qu'elle puisse être d'ailleurs. Ce n'est pas trop que les chances de tous pour combattre sa valeur et sa fortune.

» Lorsque diverses *courses* ont produit par leurs résultats connus et confirmés un classement tel, entre les chevaux, que la valeur des uns et des autres se trouve assez nettement établie pour ne plus laisser de place au doute et à l'incertitude, sans lesquels la lutte perd son intérêt, on rétablit un équilibre factice au moyen d'une opération que l'on appelle le *handicap*, et qui consiste à imposer aux chevaux des surcharges en rapport avec leur âge et les succès qu'ils ont remportés. Cette surcharge, dans les *courses* ordinaires, est déterminée par les règlements du Jockey-Club. Un handicap parfait aurait pour résultat de mettre tous les chevaux à même d'arriver au but tous ensemble, absolument en même temps. Il est inutile d'ajouter que cette perfection est rarement atteinte. La prévision du handicap donne lieu à des fraudes d'une nature particulière, et qui consistent à paralyser volontairement les moyens d'un cheval et à le faire battre dans une *course*, de façon à tromper sur sa valeur et à obtenir ainsi une diminution de poids qui lui permettra de remporter une victoire plus facile — et plus fructueuse — dans la *course handicapée*. (Pardon pour le mot nouveau, il est exigé par la chose nouvelle.)

» Tout change en ce monde, même la forme, la taille, la puissance et la vitesse des chevaux. On peut dire que, depuis un demi-siècle, le train des *courses* a sensiblement augmenté en Angleterre, et par conséquent dans le reste du monde hippique, auquel l'Angleterre sert encore de règle et de modèle. Les chevaux actuels sont plus longs, plus grands, plus légers aussi, que les chevaux d'autrefois. Mais il faut bien avouer qu'ils sont doués d'une moins grande puissance musculaire. Ce sont de nobles créatures, faites pour le plaisir des yeux qui savent voir et regarder. Mais sur un champ de vingt chevaux combien en est-il qui fournissent une carrière sérieuse pendant toute la durée du parcours? deux ou trois peut-être. Combien de vainqueurs n'ont pas été mis à bas par l'épreuve sévère du Derby ou du prix du Jockey-Club? Le Saint-Léger de Doncaster est peut-être plus destructeur encore, quoique la distance soit moindre de deux milles anglais. Ces vainqueurs sont en quelque sorte ensevelis dans leur victoire. La distance est devenue généralement moins longue; le cheval a paru beaucoup plus jeune sur le turf, il a été plus rapide; mais il a perdu en même temps sa force de résistance. Où sont maintenant les chevaux qui nous offriront une durée, et, pour ainsi parler, une perpétuité dans le succès, comparables à ces héros des anciens hippodromes qui s'appelaient *Colonel*, *Eclipse*, *Black-Chance* ou *Flying-Childers?* On les voyait figurer pendant des périodes de dix ou douze années sur les pistes des Trois-Royaumes, et ils remportaient autant de victoires à la fin de leur carrière qu'à leur début même. La plupart de ces chevaux n'avaient fait qu'à cinq ans leur apparition sur les hippodromes, et hier même, à Longchamp, nous avons vu le *starter* abaisser la flamme aux trois couleurs devant vingt jeunes poulains de deux ans! Que vaudront-ils dans douze mois, après avoir couru la poule d'essai, la poule des produits, le prix du Jockey-Club, le grand prix de Paris et l'Omnium d'octobre?

» Le passé de leurs devanciers ne répond que trop bien à cette question : il fait l'histoire de leur avenir. Même pour les chevaux qui résistent, l'entraînement a parfois des conséquences fâcheuses; il en reste souvent dans l'organisme du cheval des traces que rien ne parvient plus tard à faire disparaître. Que sera-ce donc si, à ces désavantages incontestables, se joint encore celui d'une épreuve prématurée, que l'on aura obtenue grâce au système de l'avoine forcée? Il n'en est point de la nature comme du royaume des cieux, qui souffre violence. La nature, au contraire, demande à se développer suivant ses lois éternelles, auxquelles on ne saurait déroger impunément. Qu'on le sache bien : la précocité ne s'obtient qu'aux dépens de la durée.

» Une autre cause de ruine pour les chevaux de *course*, c'est, le croirait-on? les facilités de voyage dues à la vapeur, sous toutes les formes qu'elle a reçues pour s'appliquer à leur locomotion et à leur transport. On expédie les coureurs comme des colis d'un bout à l'autre du royaume. On voit ainsi des chevaux de trois ans fournir vingt, trente ou quarante *courses* dans une année. Or il est à peu près matériellement impossible à ces chevaux de se maintenir assez longtemps dans une forme suffisante et dans une condition absolument satisfaisante. Ce surcroît de fatigue, souvent inutile, n'a d'autre résultat que de ruiner plus promptement les forces d'un champion. Rien ne sera bientôt plus rare en France qu'un vieux cheval de *course*. Nous savons créer, nous ne savons pas conserver. Et remarquez que ce que nous disons ici de la France s'applique fort exactement à l'Angleterre. Le mal est venu de l'autre côté du détroit. S'entendra-t-on pour y porter remède? en vérité, nous ne le croyons pas. Trop de gens aujourd'hui font du cheval un moyen, et non un but. Voilà, certes, la grande, la véritable cause du mal.

» A côté des *courses plates*, les seules, du reste que protége la Société d'encouragement, et qui, par l'importance des prix qu'on y dispute, et le nombre des chevaux appelés à y prendre part, sont de beaucoup supérieures à toutes les autres, il y a des *courses* à obstacles, que l'on peut subdiviser en trois catégories.

» La première comprend les *courses* au clocher proprement dites, qui sont le prototype de toutes les autres. Tels furent les premiers steeple-chases de l'Angleterre et de l'Irlande.

» Au loin, à la ligne flottante de l'horizon, on apercevait la flèche d'une église s'élançant vers le ciel du sein d'un massif de verdure qui cachait sa base. Ce clocher devenait le but plus ou moins périlleux de cette *course* improvisée. Il fallait l'atteindre à travers les mille obstacles, inattendus et inconnus, d'un terrain coupé de ravins, barré de haies, obstrué de palissades, hérissé de buissons, sans compter les halliers inextricables, les murs en pierres sèches ou bâtis à chaux et à ciment, et les rivières aux berges escarpées et glissantes, et les collines âpres, et les fondrières aux éboulements perfides.

» Cette *course* au clocher aventureuse, qui n'eut qu'une durée éphémère même en Angleterre et en Irlande, ne s'est jamais complétement naturalisée en France, où cependant quelques essais brillants attestèrent l'intrépidité de nos gentlemen-riders. La Croix-de-Berny (1er avril 1834), le steeple-chase de la plaine de Coulanges, près de Blois, le 22 mars de la même année, celui de Garanjoux, entre Moulins et Sauvigny, le 20 septembre suivant, ceux de Saint-Lô et d'Avranches, sont encore présents au souvenir de tous les hommes qui s'occupent d'équitation en France.

» Depuis lors pourtant, le steeple-chase a perdu son caractère indiscipliné; on l'a régularisé, civilisé en quelque sorte; on en a fait l'application classique, régulière, déterminée à l'avance, et soumise à des règles presque fixes, des forces, des qualités et des moyens du cheval de chasse, poussés à peu près jusqu'à ses dernières limites. Ces obstacles sont réunis et groupés dans l'enceinte d'un hippodrome ou d'un parc, de manière à former coup d'œil et point de vue pour les spectateurs; haie simple et simple fossé, double fossé et double haie, rivière coulant à pleins bords, douve sèche, murs en terre et en pierre, barrière fixe, banquette irlandaise, tel est l'ensemble des épreuves que l'on impose au cheval et au cavalier qui veulent remporter la palme difficile du steeple-chase.

» La *course* des haies proprement dites, avec ses obstacles uniformes et généralement peu sérieux, n'est autre chose qu'un pâle diminutif du steeple-chase, une variante anodine de la *course* ordinaire, sur la piste de laquelle elle a presque toujours lieu. Les gentlemen-riders ont disparu à peu près complétement des *courses* plates. C'est à peine si, de temps en temps, on les voit apparaître sur quelque turf départemental, pour y disputer une coupe d'argent ou une cravache à pomme d'or, « en l'honneur des dames. »

» Quant aux steeple-chases, ils ont gardé le glorieux privilége d'être disputés par des coureurs aristocratiques, vraie fleur des pois des gentilshommes, jaloux de prouver qu'eux aussi, comme les aïeux, savent bien faire à l'heure de l'épreuve et du péril. Parfois ils y laissent des morceaux d'eux-mêmes; parfois leur vie, comme ce pauvre Léonce de Saint-Germain, deuil récent du sport français. Mais ils n'en ont pas moins donné l'exemple d'une noble intrépidité, et d'une jeunesse qui, au sein des loisirs dorés de l'opulence, ne craint pas de retremper sa veine dans la noble poésie du danger.

» Si les héros à quatre pieds de la *course* plate, en démontrant la puissance de leur ossature, la solidité de leurs muscles, la fermeté de leurs nerfs, le jeu régulier de leurs poumons, et la circulation libre et facile du sang dans le réseau des larges veines, indiquent ainsi les pères et les restaurateurs de la race future, on ne peut pas dire qu'il en soit absolument ainsi pour les vainqueurs du steeple-chase, dont les qualités naturelles reçoivent un développement tout particulier, et non transmissible de l'éducation qu'on leur donne.

» Le cheval qui convient au steeple-chase diffère, du reste, de celui que l'on destine aux *courses* plates en des points assez importants, qu'il n'est peut-être point hors de propos de caractériser.

» J'ai, pour mon compte, au sujet du cheval de pur sang, des théories particulières qui ne sont pas chez moi le résultat d'idées préconçues, mais que l'expérience m'a données, et que, par conséquent, je crois pouvoir soutenir envers et contre tous.

» Cette théorie, c'est l'excellence et la supériorité absolue du cheval de pur sang sur tous les autres, et pour tous les usages possibles. La vitesse et la force, voilà les qualités qu'il faut rechercher dans cet auxiliaire de l'homme, qui doit porter le poids sous lequel ploierait son maître, et atteindre en deux bonds le but qu'il s'est fixé. Eh bien! cette vitesse et cette force, aucun élément ne saurait les produire plus sûrement que le pur sang, principe presque absolu de la régénération des espèces. Si, par suite d'exagération et de faux calculs, on est arrivé à donner au cheval de pur sang, tel que nous le voyons aujourd'hui sur le turf des grands hippodromes, une vitesse excessive, qu'il n'a pu obtenir qu'aux dépens de la force, rien ne serait plus facile, par suite de sélections intelligentes dans les reproducteurs, que de rencontrer ce juste équilibre qui rétablirait l'accord nécessaire entre la force et la vitesse. De même que l'on a pu faire prédominer l'une, on pourrait également faire prédominer l'autre, et arriver ainsi à produire, avec le pur sang, le cheval apte aux divers services que l'on voudrait lui demander. Donnez, dans une juste mesure, la puissance nécessaire au cheval de *course* pour résister à la fatigue plus dure de la *course* d'obstacles, et vous aurez le type accompli du cheval de chasse et du cheval de steeple-chase.

» Mais, en attendant que l'on arrive à cette sûreté dans les accouplements, il faudra longtemps encore reconnaître que les chevaux de demi-sang ou de trois quarts de sang seront souvent supérieurs au pur sang dans la *course* d'obstacles.

» Ce qu'il faudra surtout rechercher dans le cheval de steeple-chase, ce sera la légèreté de l'avant-main, la petitesse de la tête et la finesse du cou. Son épaule, aussi longue et aussi oblique que celle du cheval de *course*, sera plus développée et plus saillante. Sa poitrine sera plus large encore, son coffre plus vaste, pour laisser plus de place aux battements du cœur, à la circulation du sang et au jeu de l'air dans les poumons; il aura la jambe plus large, principalement à partir du genou; cette jambe sera plus courte, et par conséquent le cheval sera plus près de terre; plus court aussi le paturon, bien que conservant encore une certaine obliquité. Le long paturon est nécessaire au cheval de *course* plate, parce que seul il donne à sa jambe l'élasticité dont il a besoin pour amortir le choc qui suit ses formidables bonds, couvrant jusqu'à 28 pieds de terrain. Mais cette élasticité même a pour conséquence inévitable une certaine faiblesse. Aussi n'est-il pas rare de voir le cheval de *course* tomber boiteux (*break down*) sur le turf même. L'élan du cheval de steeple-chase est moins grand, mais sa fatigue est plus considérable : il aura donc besoin de plus de force; sa forme générale sera plus compacte et plus ramassée.

» C'est l'Irlande qui jusqu'ici a eu le privilége de fournir le plus grand nombre de chevaux de steeple-chase se rapprochant du type idéal. Il faut peut-être en attribuer la cause à la nature des terrains au milieu desquels il est élevé; il vit au milieu des haies, des murs et des fossés, sur la colline, au bord des ruisseaux; c'est pour lui passe-temps de jeunesse que de lutter avec ces obstacles, et de les vaincre. Il ne fera plus tard, sous l'impulsion de son cavalier, que ce qu'il faisait tout seul.

» Il suffit d'avoir vu sauter une fois le cheval d'Angleterre et le cheval d'Irlande pour se rendre compte de la différence de leurs procédés et de la supériorité de celui-ci sur celui-là. Cette double opération mécanique a été parfaitement décrite par M. Eugène Chapus dans son livre sur le *Turf :*

« Il y a une différence très-saisissable entre la manière dont le cheval anglais et le cheval irlandais prennent leur élan. L'anglais s'appuie sur ses jarrets, et s'élance de telle sorte que déjà il a franchi la moitié de la barrière lorsque le corps s'est seulement allongé pour rendre son élan complet. Quand il a quitté terre, il porte ses hanches sous lui comme au galop, descend ensuite sur les jambes de devant, et, quand elles touchent le sol, c'est alors seulement qu'il attire ses jambes de derrière, en sorte que l'avant-main est seul à supporter le poids tout entier.

» Le cheval irlandais, au contraire, part de ses quatre jambes à la fois; quand il est parvenu à l'extrémité de l'objet à franchir, ses jambes sont entièrement retroussées sous lui; il descend, et les quatre jambes se posent sur le sol en même temps. »

» Les *courses* protégées par la Société d'encouragement sont, nous l'avons déjà dit, les *courses* plates par les chevaux de pur sang. La Société d'encouragement laisse à une autre initiative les *courses* de haies et de steeple-chases dont nous venons de parler, ainsi que les *courses* au trot, chères à certaines provinces, plus particulièrement à la Normandie, renommée pour la production de ses trotteurs excellents.

» Nous comprenons et nous approuvons de la façon la plus absolue le principe de la Société d'encouragement. Le galop seul donnera la mesure des qualités que l'on doit chercher dans les améliorateurs de la race. Le trot n'est autre chose que l'application de certaines qualités spéciales, individuelles, et par cela même généralement peu transmissibles. Ces *courses* au trot ont d'ailleurs, à mon sens, un singulier inconvénient..., c'est qu'elles ne sont point, à proprement parler, des *courses* au trot! Rien n'est plus rare que de voir un cheval accomplir son trajet sans prendre cinq ou six fois le galop. Que devient alors la sincérité de l'épreuve? Et alors même que le cheval ne galope pas, que de fois, pour arriver à ce nécessaire accroissement de vitesse, il a sacrifié la régularité, la pureté, la beauté de mouvement des bipèdes diagonaux, et détruit dans le cheval toute l'harmonie du mouvement!

» Nous ne devons point passer sous silence une objection très-sérieuse qui a été faite à l'introduction du pur sang dans la production chevaline. On lui a reproché d'avoir détruit les anciennes races françaises, telles que celles de la Normandie, du Limousin, du Morvan et de la Navarre, souvent remarquables par des qualités particulières. L'objection est sérieuse; mais on peut lui faire des réponses de plus d'une sorte.

» D'abord, ces races étaient singulièrement abâtardies lorsqu'on a commencé à introduire d'une façon un peu régulière le pur sang dans la production française. Ces races provinciales, dont le mérite n'a jamais été à la hauteur de leur réputation, et que l'on n'a jamais tant vantées que depuis qu'elles n'existent plus, devaient nécessairement, fatalement subir des modifications profondes du moment où l'état social auquel elles correspondaient se modifiait lui-même. Dans ces temps de communication difficile, où chaque province, isolée des autres, vivait de sa vie propre, elle avait, et elle devait avoir, des chevaux en rapport avec ses besoins, et, jusqu'à un certain point, avec la nature même du sol et les accidents du terrain. On avait sa race de chevaux absolument comme on avait ses mœurs et ses coutumes et ses costumes originaux. Aujourd'hui cependant, l'irrésistible mouvement du siècle emporte tout vers une certaine moyenne d'unité, à laquelle n'échapperont pas plus que le reste les races animales, sur lesquelles l'homme a plus d'empire que l'on ne serait tenté de le croire tout d'abord. Tout contribuera à nous amener ainsi à la création de types équestres de moins en moins nombreux, et pouvant par conséquent demander aux mêmes éléments le principe de leur amélioration. Je citerai en première ligne parmi ces causes : la parité de plus en plus grande de la vie dans nos diverses provinces; l'amélioration sensible et si heureuse des voies de communication, qui n'exigeront plus des chevaux le même effort; la création des chemins de fer, qui les dispensera des lourdes et longues tractions; l'introduction de la vapeur comme agent de travail et de locomotion dans l'agriculture, qui, peu à peu, les relèvera de l'abrutissante monotonie du labourage, que, même en l'état actuel des choses, on ne devrait faire opérer que par des bœufs, « au pas tranquille et lent. »

» Enfin la substitution, recommandée par les circulaires officielles, des chariots légers à quatre roues, et rendant toujours possibles les allures rapides, pour lesquelles le cheval est fait, à ces écrasantes charrettes à deux roues, qui alourdissaient l'animal, et qui le tuaient quelquefois. Encore un progrès dans cette voie heureuse, et tous nos chevaux pourront être réduits à deux seuls types, avec quelques modifications de détail, selon leurs destinations particulières : le cheval de selle pour la *course*, la chasse, la promenade ou la guerre; le cheval de trait pour les voitures de toutes les classes. Et, l'un comme l'autre, ces deux types ne pourront que gagner à recevoir dans leurs veines la généreuse infusion du pur sang.

» Ces études, que nous eussions voulu faire moins rapides, sur les *courses* en Angleterre et en France, seraient trop incomplètes si nous ne présentions point au lecteur quelques détails sur les plus fameux hippodromes où se déroulent les brillantes péripéties de ces grandes épreuves que nous avons essayé de faire connaître.

» De tous ces champs de *courses*, il n'en est point de plus célèbre, j'allais dire de plus illustre, un sportsman dirait, lui, hardiment, de plus glorieux, que le turf d'*Epsom*, sur lequel se dispute le Derby, le plus important de tous les prix remportés par les chevaux, jusqu'au moment de la fondation du *Grand Prix de Paris*.

» Les livres ont leur destin, dit le poëte; il en est de même des localités. Voici une bourgade inconnue et qui a tout ce qu'il faut pour l'être; elle ne possède ni beautés naturelles, ni ruines remarquables; elle n'a point pour elle la magie du site ou le prestige des souvenirs, et cependant, durant toute une semaine, une semaine qui revient tous les ans, on en parle plus qu'on ne fit jamais de Londres, de Paris, de Rome, d'Athènes ou de Babylone! Cette ville, avons-nous besoin de la nommer après la victoire de *Gladiateur*, et le lecteur n'a-t-il point deviné avant nous qu'il s'agissait du théâtre de ces luttes hippiques qui passionnent aujourd'hui les îles et les continents, comme les *Verts* et les *Bleus* passionnaient jadis Constantinople et les Byzantins, — de la petite bourgade d'Epsom?

» Epsom n'est guère qu'un gros village, qui a 3 ou 4,000 habitants toute l'année, et 500,000 le 31 mai; dont presque toutes les maisons sont des cottages, comme les aiment tant nos amis d'outre-Manche, à demi cachés dans les vergers et dans les bois. On y découvrit, en 1618, ces sources alcalines dont on extrait le sel connu sous le nom de sel d'Epsom. En 1779, lord Stanley, comte de Derby, y créa les *courses* qui portent encore son nom. Le terrain de la *course*, qui ne ressemble en rien aux hippodromes français, est une lande immense que le défrichement entame cependant d'un côté. Les parties défrichées se couvrent par places d'une moisson chétive encore. Le terrain est généralement accidenté, creusé de ravins, soulevé en collines basses et légèrement onduleuses. Là pas un pouce de cette terre végétale, si abondante et si féconde en d'autres contrées de l'Angleterre; mais un sol crayeux, blanchâtre, couvert d'une sorte de gazon nain, dru, serré, élastique, sur lequel rebondit le pied des chevaux. C'est là certes un des meilleurs terrains de *course* qu'un sportsman puisse rêver, et, pour notre compte, nous n'en connaissons point qui l'égale.

» La piste du champ de *course* n'occupe qu'une insignifiante portion de cette vaste lande : elle n'est ni ovale ni fermée, comme chez nous; mais elle affecte la forme d'un fer à cheval, et, par conséquent, reste ouverte d'un côté. Elle mesure une longueur de 2,400 mètres, comme celle de Chantilly et de tous les hippodromes sur lesquels ont lieu des épreuves analogues à celles du Derby.

» Une fois arrivés sur le terrain, les amateurs qui n'ont pas d'équipages à eux se dirigent vers le *Stand*, énorme construction dont l'unique destination est d'offrir aux spectateurs le plus de place possible, d'où il leur soit permis de dominer l'ensemble de la *course*. On a étagé sur le toit de nombreux gradins, qui déjà reçoivent des milliers de curieux. L'intérieur est divisé en une foule de salles à manger. N'oublions point que nous sommes en Angleterre et qu'il fait faim! Les fenêtres qui regardent la piste sont disposées en façon de loges, et reçoivent une certaine quantité de locataires, par-dessus la tête desquels regardent les hôtes de la salle à manger.

» Devant la façade du Stand, le terrain s'incline par une pente roide vers la piste, et permet à des milliers de spectateurs d'y trouver des places excellentes, au nombre d'environ trente mille.

» On paye une guinée la carte bleue découpée à l'emporte-pièce qui vous assure votre entrée pour les quatre jours de *course*.

» A droite de la grande construction informe que nous avons nommée le *Stand*, on remarque une petite tribune basse et étroite, capable de recevoir environ cinquante personnes. Cette tribune appartient à la Société des *courses* d'Epsom, présidée par un amiral, l'amiral Rous. Presque tous les membres de cette société font partie du Jockey-Club de Londres. Cette institution célèbre diffère essentiellement de celle qui chez nous porte le même nom. Le Jockey-Club de Londres n'a même pas de local particulier, et tous ses membres sont répartis dans d'autres cercles. Il est, je pense, inutile d'ajouter que ce sont ou de très-grands seigneurs, ou des amateurs célèbres par leurs succès sur le turf. Un étage couvert domine la tribune de la Société; mais cet étage ne lui appartient pas. C'est une propriété particulière.

» La langue de terre qui s'étend devant la tribune de la Société des *courses* d'Epsom, et sur laquelle on ne pénètre qu'avec un jeton vert nominatif, est occupée par les habitués du Tattersall et de Newmarket, c'est-à-dire les grands parieurs des Trois-Royaumes, dont la réunion compose ce que l'on appelle le *Ring*. Entre la tribune et le *Ring* règne une sorte de couloir naturel, dans lequel descendent, quand il leur plaît, les hôtes de la tribune, que les paris mettent à chaque instant en communication nécessaire avec les membres du *Ring*.

» A droite de la tribune de la Société, et à gauche du *Stand*, on a disposé une grande quantité de tribunes, les unes particulières et réservées, les autres publiques et appartenant à qui les paye. Dans l'enceinte même, circonscrite par le fer à cheval de la piste, sont placées les voitures de toutes formes et de toutes dimensions mises en réquisition forcée par les habitants de Londres pour ce jour solennel, pendant lequel il y a vacance du Parlement.

» Au delà de cette piste, sur la lande sans bornes, on aperçoit des milliers de tentes multicolores. On sait que, lorsqu'il s'agit d'appliquer l'arc-en-ciel aux usages de la vie, on peut s'en rapporter à nos voisins. A l'endroit des gammes éclatantes, ils en sont encore à l'état sauvage et n'aiment que ce qui brille.

» Ajoutez des baraques de saltimbanques, des jeux de toutes sortes où l'habileté s'efforce de corriger la fortune, des faiseurs de tours et des montreurs de singes, d'ours et de chiens savants, et vous aurez une idée à peu près exacte d'un des mélanges les plus animés, les plus hybrides, et en même temps les plus pittoresques, qui puissent égayer l'œil d'un observateur. On n'a pas d'exemple qu'un